

LA DECOUVERTE DE LA LANGUE BULGARE PAR LES LINGUISTES RUSSES AU XIX^e SIECLE

par Christina ANDRIEU¹

La présente thèse se propose d'éclairer un épisode peu étudié de l'histoire de la linguistique : la découverte de la langue bulgare par les linguistes russes. D'un point de vue chronologique, cette découverte devient effective grâce au premier écrit grammatical sur le bulgare d'un auteur russe : la *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* (1835), rédigée par Jurij Ivanovič Venelin suite à son voyage en Bulgarie en 1830-1831. Comme toute découverte, celle-ci s'inscrit dans un contexte historique, scientifique et idéologique préexistant, qui se nourrit à la fois des progrès de la pensée européenne et de leur application sur le terrain spécifiquement russe. Cependant, une langue n'est officiellement reconnue que lorsqu'elle dispose des deux principaux outils de la grammatisation : la grammaire et le dictionnaire. Ce principe oblige à élargir le cadre de la recherche au premier dictionnaire de bulgare, rédigé par un auteur russe : le *Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment* d'Aleksandr L'vovič Djuvernua, paru en neuf volumes à Moscou, de 1885 à 1889². Ainsi, dans le respect de la logique grammaticale, nous évoquons dans notre thèse une grammaire et un dictionnaire parus à un demi-siècle d'intervalle. À cette mise en parallèle, risquée mais justifiée, s'ajoute l'ouverture que demande tout travail ayant pour cadre le XIX^e siècle : siècle marqué par la diversité et l'interpénétration des domaines d'étude. La méthode de recherche adoptée afin de pallier ces difficultés ainsi que les étapes successives du travail sont présentées dans l'**Introduction**.

La thèse est composée de trois grandes parties dont la troisième, entièrement consacrée à l'analyse détaillée des ouvrages cités de Venelin et de Djuvernua, est aussi la partie principale.

¹ Thèse de doctorat de russe sous la direction de Roger Comtet, professeur émérite de russe (univ. Toulouse – Le Mirail), soutenue à l'université de Toulouse – Le Mirail, le 27 novembre 2009. Membres du jury : Michel Billières (univ. Toulouse – Le Mirail), professeur, tuteur de la thèse, Roger Comtet, Jack Feuillet (INALCO, Paris), professeur émérite, rapporteur, Ekaterina Velmezova (univ. de Lausanne), maître de conférences, titulaire de 3 HDR, rapporteur. 523 p., bibliogr. pp. 479-515, index, annexes, cartes. Résumé en français et en anglais rédigé par l'auteur.

² Les deux premiers volumes (1885-1886) sont l'œuvre de Djuvernua. Les sept autres volumes (1887-1889) furent composés et publiés par ses collaborateurs, parmi lesquels P.A. Lavrov, B.M. Ljapunov, V.N. Ščepkin, M.S. Drinov et autres.

La **première partie** (pp.13-103) offre une synthèse de quelques faits importants dans l'étude des langues qui remontent à l'époque du classicisme, et parfois même à la Renaissance ou au Moyen-Âge. Ils forment, à notre avis, le socle de connaissances qui rend possible la découverte du bulgare. La grammatisation de certaines langues (antérieure à celle du bulgare), la réception de la grammaire générale en Russie, la tendance comparatiste et, notamment, certains aspects de la vision des langues de quelques savants comme August Schlegel, Franz Bopp, Rasmus Kristian Rask et Jacob Grimm, y sont évoqués. Une attention particulière est consacrée aux principes d'analyse grammaticale et à l'apport des traditions grecque et latine, car elles ont laissé leur empreinte dans les écrits des linguistes russes du XIX^e siècle. Mais l'intérêt de la mise en commun de ces faits saillants réside surtout dans l'évocation de leur apport pour les futures études du bulgare, un angle de vision novateur et absent des ouvrages encyclopédiques connus. Aussi, nous élargissons notre observation à des événements qui, au-delà du cadre de la linguistique, sont en étroite relation avec les avancées de cette dernière. Parmi eux, le processus d'éveil des nations slaves, la situation de la Bulgarie à l'aube du XIX^e siècle ou encore les orientations de la politique russe à l'égard des peuples balkaniques. L'exercice est exigeant car il demande d'être tour à tour historien, sociologue, géographe ou ethnographe, mais le résultat justifie les efforts investis. C'est ainsi que, muni d'une riche palette d'informations, le lecteur aborde aisément la suite de l'exposé.

La **deuxième partie** (pp.107-191) nous situe dans l'aire d'échange «slave» des savoirs. D'abord en Russie, pour mettre en évidence la naissance progressive d'un intérêt pour les Slaves du Sud. On constate que, malgré la découverte relativement tardive du bulgare, les savants du XVIII^e siècle comme V.K. Trediakovskij, V.N. Tatiščev ou M.V. Lomonosov évoquaient déjà cette langue dans leurs travaux. Néanmoins, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que le bulgare s'impose comme un objet d'étude à part entière, les préférences des linguistes russes de la période précédente allant plutôt aux langues «de proximité» (ukrainien, biélorusse, polonais), ou encore à des langues plus exotiques mais liées aux intérêts politiques du moment (turc, japonais, chinois). L'émergence du bulgare bénéficie amplement des grands changements dans l'évolution des études slaves en Russie au début du XIX^e siècle : la création des chaires de slavistique, le développement des échanges avec des savants slaves, le renforcement de l'idée slavophile selon laquelle les Slaves du Sud, moins touchés par la civilisation, devaient avoir conservé les traits slaves les plus authentiques. Mais c'est la découverte de la relation entre vieux slave et vieux bulgare par A.X. Vostokov qui marque le véritable point de départ. Elle offre une occasion de défendre l'ancienneté du russe

en prouvant sa proche parenté avec le bulgare, tout en affirmant son identité face aux théories «normanistes» de l'époque.

L'étude attentive de l'état des connaissances au début du XIX^e siècle permet de distinguer trois chaînons indissociables de la découverte du bulgare : les *initiateurs* ou ceux qui ont incité les chercheurs à faire de la langue bulgare un objet d'étude à part entière (Schlözer, Dobrovský, Kopitar, Vostokov), les *prédécesseurs* ou les auteurs d'écrits antérieurs à la *Grammaire* de Venelin qui abordent le bulgare de manière partielle (Karadžić et Keppen), et le *découvreur* Venelin, l'auteur de la première description détaillée du bulgare dans son ensemble. Autrement dit, nous sommes face à un mouvement inductif qui dépasse largement le contexte strictement national.

Lorsque l'Académie des sciences russe décide le voyage de Venelin en Bulgarie, le premier voyage d'un linguiste russe dans l'objectif de rédiger une grammaire de la langue, le bulgare est déjà présent dans les travaux d'autres savants slaves. Notamment, dans l'aperçu grammatical du bulgare du Serbe Vuk Karadžić, paru en 1822 sous le titre *Complément aux dictionnaires de Saint-Pétersbourg*. Mais nous pensons avoir mis en évidence le rôle du savant slovène Jernej Kopitar, maître à penser de Karadžić, dans l'élaboration de cet aperçu. La transmission d'idées entre les deux savants ressort tout au long de l'analyse approfondie du contenu du *Complément*, proposée dans cette deuxième partie et enrichie de l'étude d'un important corpus d'archives qui retracent leurs échanges. Deux particularités du bulgare, la perte de la déclinaison et l'existence d'un article postposé, éveillent leur curiosité par l'absence de phénomènes équivalents dans les autres langues slaves. Kopitar sera le premier à envisager une probable influence de l'entourage linguistique balkanique sur le bulgare. La principale préoccupation de Karadžić reste la normalisation de l'orthographe, un problème qui, à l'époque, concerne beaucoup d'autres langues. Sa réforme de l'écriture bulgare s'inspire largement de celle qu'il avait déjà proposée pour le serbe, ce qui incite certains à y voir des aspirations nationalistes. Cette thèse est alimentée par le fait que le seul échantillon à partir duquel Karadžić tire ses conclusions, est le parler de Razlog, ville bulgare située à la frontière avec la Serbie. Serait-ce aussi la raison du peu d'intérêt que Karadžić manifeste pour la variété dialectale de la langue ?

Cette dernière, sans lien particulier avec le bulgare, sera au centre des recherches de P.I. Keppen (forme russe de Köppen). Au cours de l'été 1822, à l'occasion de contacts avec l'émigration bulgare établie à Hermannstadt (aujourd'hui Sibiu), Keppen notera dans ses *Carnets de voyage* quelques remarques intéressantes qui feront de lui le prédécesseur russe de Venelin. Les dialectes bulgares, la prononciation de certains sons, l'usage de certaines

graphiques conseillées par Karadžić et autres aspects du bulgare, abordés dans les *Carnets*, sont exposés en détail et accompagnés de nos commentaires.

La **troisième partie** de la thèse (pp.195-451), consacrée à la grammatisation de la langue bulgare par les linguistes russes, est aussi la partie la plus importante et la plus exigeante d'un point de vue linguistique. Afin de pouvoir apprécier la qualité des premières descriptions du bulgare par des auteurs russes, elle fait appel à une connaissance synchronique et diachronique des deux langues de travail. Elle est composée de deux grands chapitres : le premier dédié à Venelin, le découvreur du bulgare, et à l'analyse critique de sa *Grammaire* (1835), le second – à Djuvernua, celui qui achève le processus de grammatisation du bulgare, et à l'analyse critique de son *Dictionnaire* (1885-1889). Chaque chapitre commence par une synthèse du parcours du chercheur, suivie du corpus de ses principales œuvres. Étant donné la longue période qui sépare la création des ouvrages étudiés, un court aperçu historique du contexte dans lequel travaille Djuvernua complète utilement le chapitre qui lui est consacré.

La *Grammaire* de Venelin n'avait jamais fait l'objet d'une véritable analyse critique. Nous avons relevé le défi de combler ce vide trop longtemps maintenu dans l'histoire des études du bulgare. La méthode de collecte d'échantillons de langue, adoptée par Venelin au cours de son voyage en Bulgarie, est contestable : il ne dispose pas de critères pour évaluer le niveau de ses interlocuteurs et, de plus, convertit à l'écrit le matériau bulgare transmis oralement, en se fiant exclusivement aux moyens perceptifs et graphiques de la langue russe. Persuadé que le bulgare est un dialecte du russe, Venelin ira encore plus loin dans sa volonté de le « faire entrer dans le moule » du russe : il verra des déclinaisons en bulgare, alors que cette langue les a perdues (à l'exception du vocatif), et refusera d'admettre l'existence de l'article défini postposé. À côté de ces méprises, Venelin fera la preuve de remarquables intuitions concernant la structure et l'évolution du bulgare qui ne font que confirmer la valeur de sa *Grammaire*, restée malheureusement durant plus d'un siècle à l'état de manuscrit.

À la fin du XIX^e siècle, lorsque paraît le *Dictionnaire* de Djuvernua, la slavistique en Russie a progressé et les particularités du bulgare, qui choquaient autrefois, sont acceptées. Contrairement à l'autodidacte Venelin, bien souvent seul face à sa lourde tâche, Djuvernua bénéficie d'une solide formation en linguistique comparée et de la collaboration d'une pléiade de linguistes chevronnés. Les ambitions de son ouvrage en sont la preuve : volonté de dépasser l'imitation des dictionnaires de bulgare existants, forte tendance à l'exhaustivité, aussi bien dans le choix des entrées que dans la mise en valeur de leur richesse sémantique. Des extraits du *Dictionnaire*, présentés en annexe (la même démarche est adoptée lors de l'analyse de la *Grammaire* de Venelin), témoignent de l'ampleur de ce travail. L'étude, aussi

minutieuse que possible, des neuf volumes de l'ouvrage à laquelle nous nous sommes livrée, a permis de relever des imperfections concernant le choix et le classement des unités, l'interprétation grammaticale et dialectale ou encore la définition et l'explication des mots. Inévitables dans ce type d'ouvrages, elles n'entament pas la qualité du *Dictionnaire* qui fait encore référence parmi les spécialistes du bulgare.

Le **bilan** de nos cinq années de recherches peut ainsi être résumé. Les éléments fondamentaux ayant préparé la découverte du bulgare ont été décelés, l'adaptation des acquis européens sur le terrain russe, doublée par un constant effort de « russification », a été mise en évidence. Dans une optique plus générale, la découverte apparaît comme un processus qui ignore le cloisonnement des domaines et dépasse les limites d'une seule génération. Le rôle de l'élément étranger dans la découverte d'une langue fut confirmé à plusieurs reprises. Les recherches qui touchent au cœur du sujet, la découverte du bulgare par les linguistes russes, ont permis de souligner la liberté intellectuelle et l'étonnante ingéniosité de ces derniers. Conformément au contexte scientifique du XIX^e siècle, la qualité de leurs œuvres réside avant tout dans la profondeur du regard analytique sur la langue. À ses débuts, la problématique bulgare repose sur quelques thèmes dominants : la normalisation de l'orthographe, la variété dialectale, l'abandon de la déclinaison et l'existence d'un article postposé. Elle s'enrichit, au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, de l'étude des emprunts et de la phonétique. Ces conclusions ouvrent sur de nouvelles pistes de recherche que nous souhaiterions explorer à l'avenir.